

2 – 3. Jeanne Barret et Philibert Commerson sur l'île de France

1768 – 1773

(Nous adressons nos plus vifs remerciements à Monsieur Jean Paul Morel pour ses avis, conseils et corrections. Nous invitons le lecteur à consulter sur internet son site pierre-poivre.fr où il trouvera tout ce qu'on peut savoir sur les événements à l'Île Maurice durant cette période)

La supercherie dévoilée, l'escale de novembre 1768 abandonna le couple à l'Île de France où Commerson trouvait opportunément à la fois son ami Poivre et une mission botanique et naturaliste nouvelle. Bougainville note dans son journal : « *J'y ai laissé sur la demande de l'Intendant pour le service du Roi dans la colonie, le R.P. Lavaisse, aumônier à bord, Fesche... Verron..., Oury... Oger... de Romainville... Pierre Duclos fils... **Commerson des Humberts, naturaliste, et son valet fille en homme.*** »

« Déposés » ensemble, l'affaire est entendue, mais cela implique-t-il forcément qu'ils demeurèrent ensemble par la suite pendant plus de quatre ans jusqu'à la mort du naturaliste le 13 mars 1773 ?

Nous avons bien conscience que nous allons faire de la peine à un certain nombre de lecteurs. A tous ceux qui ont cru à cette folle et belle histoire d'amour entre le « savant » et la petite paysanne, petite paysanne devenue botaniste et restée dévouée à son « mentor et amant » jusqu'à son dernier souffle !

Parce que, depuis deux siècles, romans, nouvelles, articles, revues, biographies (ou voulues pour telles) et fictions diverses nous proposent l'image d'une Jeanne Barret fidèlement attachée à Commerson et restant à son chevet jusqu'à sa mort. Le tableau genre « piété » ne nous aura pas été épargné. Au dix-neuvième siècle, Michaud (dans sa « *Biographie Universelle* » - 1834), Cap (dans sa biographie de « *Philibert Commerson naturaliste voyageur* » – 1861), le Magasin Pittoresque, (« *Histoire d'un naturaliste* » - 1873), tous ont dépeint cette scène qui ne quittera plus, désormais, les imaginaires.

Il semble bien pourtant que cette légende soit fausse. Ou du moins, rien ne l'accrédite, aucun indice ou témoignage ne l'étaye ; bien plus, on se trouve devant un faisceau de données recueillies qui vont visiblement toutes dans le même sens : Commerson et Jeanne Barret se sont séparés assez tôt sur l'Île de France et le Médecin Naturaliste du Roi est mort seul, ou presque, peut-être « veillé » du coin de l'œil par son « nègre » Joseph et son logeur Bézac bien désemparés.

De tous les récits, témoignages, courriers, échanges, documents émanant de l'Île de France sur cette période allant de novembre 1768 (débarquement) à mars 1773 (mort de Commerson), aucun ne fait figurer, ne présente, n'évoque, et même ne suppose une quelconque présence féminine auprès du naturaliste.

Etablissons un petit calendrier de Philibert Commerson pendant ce séjour, mis en parallèle avec ce que l'on sait de l'activité de Jeanne Barret :

Fin 1768 et 1769 : période faste, accueil magnifique de Poivre. Loge chez l'intendant, a table ouverte chez lui. Sa santé est presque florissante. Effectue de nombreuses randonnées et collectes de plantes. A du matériel et tout ce qu'il désire à disposition. On lui a attribué deux dessinateurs qui travaillent pour lui à plein temps. Passe six semaines à Palma chez Cossigny. Il a acheté (février 1769) un jeune esclave noir – Joseph – qu'il offrira à son fils et qui lui sert de coursier. On ne sait rien de Jeanne Barret.

1770 : Entre rhumatisme, goutte, maux divers, est obligé de garder le logis six mois (d'avril à septembre) dont trois où il se dit lui-même « grabataire ». Trouve la force d'embarquer mi-octobre sur l'Ambulante pour entreprendre le voyage à Madagascar. Le 12 août, Jeanne Barret obtient une concession de terrain à Port-Louis pour les deux bâtiments dont elle est propriétaire depuis plusieurs mois.

1771 : Depuis octobre 1770 et toute l'année 1771, séjour à Madagascar puis à l'île Bourbon. Son entourage est connu et Jeanne Barret n'y figure pas. Sa santé est meilleure puisqu'il a pu reprendre ses expéditions et herborisations. Pas d'informations précises sur Jeanne Barret.

1772 : Retour à l'île de France début janvier. Santé précaire, est repris par ses rhumatismes goutteux, puis est atteint de dysenterie. De nouveau grabataire trois mois entre avril et septembre. Envisage son départ (Poivre s'en va). Fait ses préparatifs. Renonce (entre état de santé déficient et collections trop importantes à emporter). Doit déménager (1^{er} décembre), après les exigences de Maillart de lui faire quitter l'intendance, pour s'installer dans une maison qu'il a achetée.

1773 : Quitte Port-Louis pour un air plus sain. S'installe finalement à La Retraite à Flacq. Y décède deux semaines plus tard (13 mars). Quatre jours après, Jeanne Barret réclame ses gages à Vachier par courrier.

Dans cet agenda, seule la première partie, relativement idyllique, laisserait de la place pour sa fidèle « bête de somme ». Mais peut-elle l'accompagner à la table de Monsieur l'Intendant aux côtés de la sémillante Madame Poivre ? Difficile à imaginer. Domestique homme, elle pouvait graviter autour de lui ; redevenue femme, elle ne semble pas avoir été légitimée par Commerson comme maîtresse officielle, ni même confirmée *a minima* dans un statut de gouvernante comme elle le fut en métropole avant leur départ. Peut-elle alors rester pleinement botaniste, être une « collaboratrice » reconnue et acceptée ? Pourquoi pas, mais si c'est le cas, pourquoi n'en est-il jamais fait mention ? Pourquoi n'évoque-t-on jamais sa présence ?

Ces vingt mois d'expédition qu'elle a partagés avec Commerson, qu'en pense-t-elle, rétrospectivement ? Qu'ont-ils été réellement dans son esprit ? Ne les a-t-elle pas plus subis qu'acceptés ? Et si, après vingt mois de souffrances, de résignations, de

travaux acharnés, de privations, de cachotteries, Jeanne Barret s'était voulu une vie plus douce, moins esclave du maître tyrannique. L'existence, à terre, d'un personnel nombreux et à sa disposition, a probablement permis à Commerson de « laisser souffler » Jeanne Barret. Peut-on penser qu'elle a choisi la liberté, ou qu'ils se sont quittés d'un commun accord ?

L'année 1770 voit Commerson cloué chez lui, au lit, malade... Jeanne est-elle là, comme elle l'a soutenu dans leur cabine de l'Etoile lorsqu'il gisait sur sa couchette aux prises avec le mal de mer ? Le 19 avril 1770, dans une lettre à Cossigny qui lui a signalé « cultiver » des *baretia*, la plante que Commerson a nommée ainsi en l'honneur de Jeanne, le naturaliste, après moult réflexions botaniques, termine par cette phrase sibylline : « ... **dans le temps je lui ai donné le nom de *bonafidia* pour cause.** » Dans le temps ? La plante, cueillie sur l'Isle de France, l'a visiblement été dans les premiers mois de leur séjour (mai – juin 1769, d'après la planche annotée par Commerson). Jeanne n'est-elle donc bien que du passé ?

On découvre Jeanne Barret à la tête de bâtiments (plans du 20 juin 1770) dans un quartier populaire de Port-Louis et obtenant la concession pour les faire valoir (août 1770), bâtiments dont elle est propriétaire depuis plusieurs mois. Voilà bien le signe d'une indépendance nouvelle.

Avec quel argent a-t-elle acheté ce terrain et ces locaux ? On sait que Commerson ne lui a pas payé ses gages. En effet, après le décès du médecin naturaliste, Vachier, exécuteur testamentaire très au fait des choses, a répondu à Jeanne en septembre 1773 qu'il tenait à sa disposition le legs et la créance des deux ans trois mois de rémunérations (A.N. Etude Régnault LXXXIV/537). Qui d'autre que Commerson a pu lui avancer les fonds ? Qui peut-elle connaître à l'île de France susceptible d'une telle avance ? On lira avec intérêt cet extrait d'une lettre adressée à Lalande par le baron de Clugny (commandant l'*Ambulante*, en poste à Port-Louis, il conduira et accompagnera Commerson à Madagascar et à Bourbon) et publiée en 1776 : « *Je savais que M. Commerson n'était pas riche ; je fus charmé de trouver l'occasion de l'obliger sans me compromettre : je lui offris ma bourse pour acheter des Nègres, qu'il eût aisément fait passer. L'on faisait un profit de 600 livres par tête d'esclave. Il me remercia, et me fit voir cinq à six mille francs qu'il me dit avoir promis à une personne qui en avait besoin ; je ne pus jamais le déterminer à s'en servir pour lui-même, et j'ai su depuis qu'effectivement il les avait généreusement prêtés à quelqu'un qui en a fait son profit.* » (en intégralité sur pierre-poivre.fr, Doc 76 – 11 mois).

On peut toujours envisager un nouvel ami dans le besoin (sur l'île, ils sont peu nombreux les nouveaux amis de Commerson, d'autant plus dans le besoin), voire une maîtresse dispendieuse !! Mais la réponse « Jeanne Barret » nous vient assez vite à l'esprit. Alors ? Prêt généreux du « maître » en cadeau d'adieu ?!

D'octobre 70 à janvier 72, Commerson n'est plus sur l'île de France et les membres de l'expédition partie sur l'*Ambulante* (Madagascar puis Bourbon) sont connus ; Jeanne n'est pas du voyage. Commerson utilise les gens à son service,

comme à son habitude, en leur laissant peu de répit ; au point que les administrateurs de Bourbon enverront à Desroches et Poivre (18 janvier 1771) une missive contenant cette phrase (pierre-poivre.fr doc 71-1-18) : « *Le Sr Jossigny, ne pouvant résister au travail forcé et pénible auquel il était journellement assujetti par un homme aussi zélé dans sa partie que l'est M. de Commerson, a été obligé de le quitter et de porter ses vues d'un autre côté.* »

Et Jeanne, que devient-elle ? N'est-elle pas déjà, et depuis longtemps, à la tête de l'établissement de café-billard dont on entendra parler en 1773 ?!

Quand Commerson rentre à l'île de France en janvier 1772, qu'a-t-elle encore à voir avec lui ? L'homme est « assigné à résidence » par les maladies qui se succèdent et le clouent sur place. Il s'enfonce dans le travail. L'abbé Alexis Rochon, grand scientifique et grand voyageur, nous a laissé un rapide témoignage : « *J'ai été témoin oculaire de la prodigieuse activité de ce savant, qui passait presque toutes les nuits à décrire et à préparer les plantes ou les autres productions qu'il avait recueillies sous un soleil brûlant. Je doute qu'aucun naturaliste ait montré plus de zèle...* » (« *Voyage à Madagascar et aux Indes orientales* » Prault – 1791) Il n'y a pas trace d'une présence aux côtés du botaniste.

L'annonce du départ de Poivre l'incite à envisager son retour. L'esprit tourmenté par l'espoir de rentrer en France, Commerson finira par se convaincre à regret qu'il est trop faible pour embarquer, d'autant qu'en savant consciencieux il ne veut pas abandonner l'impedimenta de ses travaux et se rend compte qu'il n'en viendra pas à bout. Si Jeanne avait été près de lui dans ces moments, on aurait lu, senti le secours qu'il en espère, la lueur d'une aide qui lui aurait permis de vaincre au moins une partie des difficultés, on aurait mesuré sa tentation de se reposer un peu (ou beaucoup) sur elle, l'infatigable travailleuse. Rien de tout cela. Commerson semble définitivement seul. D'ailleurs, son dernier logeur, M. Bézac, n'a personne vers qui se tourner, lui qui, annonçant la mort de Commerson à M. l'intendant, finit par une double question à laquelle il aurait eu réponse par Jeanne Barret... si elle avait été là. (Revue historique et littéraire de l'île Maurice – 25 octobre 1891 - N° 21)

« *J'ai l'honneur de vous prévenir que M. Commerson, docteur en médecine et naturaliste du Roi, est décédé hier au soir à onze heures trois quarts et que je fais porter son corps à la paroisse pour y être inhumé à l'issue de la grand-messe. Ce Monsieur s'était fait porter chez moi de la Villebague, il y a quinze jours, pour être plus à portée de profiter du premier bateau qui serait envoyé à la Grande Rivière du Grand-Port, où il avait dessein d'aller se rétablir ; mais il avait un dépôt formé dans la poitrine qu'il a rendu il y a six jours ; il n'a pas voulu qu'on fit venir personne mais seulement le prêtre qui l'a régulièrement vu tous les jours. Depuis le dépôt rendu hier à six heures du soir, il voulut écrire ses intentions, les faiblesses l'en empêchèrent, et il remit à aujourd'hui à faire faire son testament par le curé de Flacq. Se sentant mourir à onze heures du soir il fit compter quelque argent et en fit écrire la quantité par un chirurgien et que lui-même signa. Cet argent consiste en douze pagodes d'or à l'étoile, un louis d'or de France de vingt-quatre livres, trois écus de six livres, et un de trois, et une pièce de douze*

sols, deux piastres gourdes et quinze en quart et huitième. Il n'a chez moi qu'une petite malle mais je ne sais ce qu'elle peut contenir, des cahiers de plantes d'histoire naturelle dans un portefeuille de cuir, une reconnaissance de trois cents piastres de M. de La Malétie. J'attends vos ordres, Monsieur, pour ce qui concerne tous ces effets : comment et à qui je dois les remettre ? Je suis avec respect, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

***De la Retraite quartier de Flacq le 14 mars 1773
Bézac »***

Il nous faut maintenant évoquer « l'oraison funèbre » prononcée sur Commerson par le successeur de Pierre Poivre, Maillart du Mesle, en annonçant, à son tour, la nouvelle de sa mort au ministre (A.N. Col E. 89 dossier Commerson). Elle mérite d'être lue :

« Au Port-Louis Isle de France, Le 15 mars 1773

Monseigneur,

J'ai l'honneur de vous informer que M. Commerson, Médecin naturaliste, languissant depuis longtemps, est mort le 13 de ce mois chez M. Bezac, habitant du quartier de Flack. Je vais faire prendre toutes les précautions nécessaires pour que ses papiers et ses effets soient mis sous le scellé et qu'il en soit fait un inventaire.

On assure que M. Commerson avait beaucoup de connaissances dans la partie de la botanique, mais il ne jouissait pas de l'amitié ni de l'estime publique. Il passait pour très débauché, et on le regardait comme un homme très méchant et capable de la plus noire ingratitude. »

Même si les rapports entre les deux hommes ne semblent pas s'être montrés ouvertement conflictuels, on a bien deviné que le « remplaçant » de son ami Poivre ne trouvait guère grâce aux yeux de Commerson. La diminution de son salaire, le fait d'être « chassé » de l'intendance, tout cela ne pouvait qu'envenimer les choses. Cependant, les propos de Maillart envers le défunt sont d'une rare violence : Pas aimé, pas estimé, très débauché, profondément méchant et ingrat notoire ! (Les Archives Nationales nous livrent deux documents, le brouillon et la lettre de Maillart : celui-ci, dans un premier jet, avait écrit « *libertin* », qu'il a rayé pour remplacer par « *débauché* » !!) Il ne s'agit pas là de son jugement personnel, mais celui de l'opinion publique. En effet, Maillart n'est à l'Île de France que depuis août 1772 ; on ne peut avancer de tels propos que si l'on s'est fait rapporter « des choses ». Envers qui donc aurait-on pu constater tout cela ? Le caractère entier, volontiers hautain et « donneur de leçons » de Commerson avec quiconque expliquerait le côté « peu d'estime publique » ; pour la débauche, on ne serait pas étonné d'apprendre qu'on a vu Commerson dans les quartiers chauds de Port-Louis, en galante compagnie, et pourquoi pas avec des femmes de couleur, l'homme avait son tempérament ! Méchant et ingrat, voilà un reproche qui ne peut le

toucher que concernant des personnes qui ont été proches de lui et envers qui il aurait dû se sentir profondément redevable. Et si c'était à propos de Jeanne Barret que Maillart le jugeait ainsi ?!

Jeanne Barret, la « fidèle compagne », en larmes au côté de la dépouille de Commerson ? Nous ne le croyons pas. Elle se serait alors montrée bien discrète puisqu'elle n'aurait apporté aucun secours au sieur Bezac, lui qui s'est chargé, à la demande de Maillart du Mesle, de toutes les tâches, ainsi qu'il l'indique dans sa seconde lettre aux autorités de Port Louis, datée du 19 mars (Revue historique et littéraire de l'île Maurice – ibid.).

« **Monsieur,**

Selon la lettre que je reçus de Monsieur Maillard intendant du 15 du courant à qui j'avais eu l'honneur de prévenir de la mort de M. Commerson, il m'a marqué de faire faire l'état d'inventaire des meubles, effets qu'il paraît avoir chez moi, ce que j'ai fait faire le 16 mars par M. Gaud garde-magasin et le sieur Lavergne chirurgien traitant chez moi, dont je fais mettre une malle qui renferme une partie des effets qu'il avait chez moi dans la goélette la Pourvoyeuse, capitaine le sieur Beaumont, qui est prête à partir pour le Port Louis, et un ballot contenant divers portefeuilles d'histoire naturelle qu'il vous remettra tout aussitôt son arrivée au bureau de contrôle. Et aujourd'hui 19 mars, je vous fais rendre ce qui me reste par un de mes noirs nommé François qui convoie deux noirs appartenant au défunt Commerson. Effets que vous trouverez avec l'état de l'inventaire ci-joint avec la petite clef de la petite cassette que j'ai cachetée et scellée crainte de quelque événement, le tout renfermé dans un sac qui m'appartient.

***J'ai l'honneur d'être avec respect...
Bezac.***

***La montre d'argent je l'ai remise au noir porteur.
1773.***

A Flacq ce 19 mars

Le fameux inventaire, signé par Bezac soi-même, Gaud garde-magasin et le sieur Lavergne, comporte une rubrique « Esclaves » où l'on peut lire : « **Deux noirs pièces d'Inde, savoir Joseph Mozambique âgé d'environ dix-huit ans et Farlat Malgache âgé d'environ vingt-quatre ans.** » (Revue historique et littéraire de l'île Maurice – ibid.). Ceci explique l'expédition « emmenée » par François et chargée des effets du naturaliste.

Quid de Jeanne Barret ?! Il nous semble plus cohérent d'admettre qu'elle n'était plus avec lui, et depuis longtemps. Pourtant, elle écrit (ou fait écrire) à Vachier le 17 mars (Commerson est décédé le 13) pour annoncer cette mort, réclamer ses gages et demander quelle est la marche à suivre. Quatre jours, le délai nous paraît normal, sur la place de Port-Louis, pour apprendre la nouvelle et, quand on tient bistrot, se la faire confirmer et « pêcher » les bonnes informations. Jeanne, femme de tête qui n'a pas

perdu son carnet d'adresses, alors réagit au quart de tour. « Mes gages ! » crie Sganarelle à la disparition de Don Juan, et c'est bien sur ces mots que se finit la pièce.

D. MARGOTTAT (27 février 2020)